

Dimanche 15 septembre 2019 – 24^e Dimanche Ordinaire – Année C

1^{ère} lecture : « Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire » (Ex 32, 7-11.13-14)

Psaume 50 : **Oui, je me lèverai, et j'irai vers mon Père.**

2^{ème} lecture : « Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs »
(1 Tm 1, 12-17)



Évangile de Jésus-Christ selon Saint Luc 15, 1-32

« Il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit »

Homélie du Père Miguel Roland-Gosselin, jésuite, à l'église St-Ignace (Paris 6^e)

Nous connaissons bien ces paraboles dites « de la miséricorde », dans l'évangile de Luc. Elles nous apprennent beaucoup sur le cœur de l'homme, et plus encore sur le cœur de Dieu. Elles nous apprennent par exemple que Dieu trouve sa joie en nous. *Dieu trouve sa joie en nous.* Quelle révélation biblique étonnante ! Dieu, qu'on imaginerait volontiers impassible, immobile par définition dans sa toute-puissance achevée, Dieu aspire à la joie et il la trouve en nous ! *Dieu nous cherche !* Il est comparable à un berger qui s'inquiète d'avoir perdu une brebis, la moindre de ses brebis, et qui court la campagne pour la retrouver. Dieu est comparable à un père désolé sur le pas de la porte, le regard tendu vers l'horizon : mon fils est-il vivant ? Mon fils tiendra-t-il bon, dans le monde de désordre où il s'est aventuré ? Vraiment, étonnons-nous de ce Dieu biblique qui n'est pas un concept, qui n'est pas d'abord l'Être en soi, le fondement de toute chose, le Tout-puissant ; s'il est tout cela, c'est en étant d'abord un cœur vibrant. Dans le fond de son mystère, Dieu aspire à notre salut, il est assoiffé de nous voir grandir, de nous arracher à nos ornières, assoiffé de se réjouir de notre accomplissement d'hommes et de femmes qui sont ses enfants. Merveille du Dieu biblique, du Dieu de Jésus Christ.

Que Dieu nous cherche, nous le savions depuis la Genèse : « Adam, où es-tu ? » Et depuis Jésus Christ nous croyons avec une pleine assurance qu'il finira par nous retrouver. Du moins, nous l'espérons infiniment, car cela reste tout de même suspendu à notre liberté. J'observe que le même qui court la campagne ou qui fouille tous les

recoins quand il s'agit d'une brebis ou d'une pièce de monnaie, le même reste impuissant sur le seuil quand il s'agit d'un fils. Quel père pourra forcer son fils dans ses derniers recoins pour le ramener à soi ? Dieu lui-même ne prétend pas forcer le cœur de ses enfants ; l'amour, par définition, est impuissant. À moins qu'il ne faille dire – c'est sûrement plus exact – que la seule toute-puissance est celle de l'amour ; amour faible et démuné, avec pour seule arme la confiance. Amour tout-puissant, et qui aura le dernier mot. Nous touchons là à un grand mystère.

Pour honorer les paraboles de Jésus, il y a d'autres bonnes nouvelles encore à y découvrir. Par exemple celle-ci, que la joie en Dieu n'est complète qu'en étant partagée. La ménagère a récupéré sa pièce de monnaie, le berger a retrouvé sa brebis, le père voit revenir son fils : aussitôt, ils appellent à la fête, et la joie doit être unanime, « sur le terre comme au ciel ». C'est d'ailleurs l'une des pointes de ces paraboles. Jésus les adresse à des pharisiens auxquels il reproche précisément de ne pas savoir entrer dans la joie du salut. Et c'est un grand péché. Car en effet s'il y a deux fils, c'est qu'il y a deux façons d'être pécheur. Saint Paul dira qu'on peut pécher « sans loi » ou « avec la loi » (Rm 2,12). Et le père de la parabole se précipite deux fois, une première pour rejoindre le cadet qui revient à la maison, et une seconde pour rejoindre l'aîné qui refuse d'y entrer. Quitter la maison, aller se perdre, cela évoque peut-être de tristes affaires dans nos vies. Mais il n'est pas moins triste d'être le fils aîné : lui est impeccable, mais je doute qu'il y ait jamais eu beaucoup de « joie dans le ciel » à son sujet. Car cet homme-là n'est pas un vivant. Il n'est pas un fils. Il n'est pas un frère. Il n'est pas entré dans le jeu de la vie. La vie véritable est autre chose que le respect de la loi, elle est docilité à l'amour, joie de se savoir aimé, consentement joyeux à aimer à son tour. Accueillir son frère qui revient, ce devrait être une grande joie de l'existence. Et une précieuse occasion de rentrer à son tour en soi-même.

Voilà donc le Dieu de l'évangile, un Dieu de miséricorde et de joie. Pourtant, en deux mots, permettez qu'on n'oublie pas la page du « veau d'or », en première lecture, cette curieuse affaire de la colère de Dieu. Dieu emporté par la colère, sa colère qui fond devant la prière de Moïse ; s'agirait-il d'un autre Dieu ? Une fois pour toute, comprenons qu'il s'agit bien du même. Du même Dieu de Jésus Christ, mais dans une

image qui dit la gravité du péché, qui dit combien nos égarements font un mal qui déchire Dieu. Qu'ils soient à l'échelle individuelle d'une personne ou à l'échelle collective d'un peuple, nos manques d'humanité devraient nous valoir la colère de Dieu, car il entend, lui, « le cri de la terre et le cri des pauvres ». Et pourtant non, Dieu ne laissera pas parler sa colère. Il a choisi une voie de patience, un chemin de grâce. Il a choisi cette voie-là parce qu'il sait qu'au fond du fond de l'homme il y a un désir vivant, un désir de justice et d'amour. Cette vérité de l'homme, Dieu l'a reconnue dans la supplication de Moïse. Il la reconnaît dans toutes nos supplications. Il l'a reconnue une fois pour toutes dans le visage de Jésus.

Au matin de Pâques Dieu a relevé Jésus. Et jusqu'à la fin des temps il restera désormais sur le seuil, avec un immense désir que nous mettions nos pas dans les pas de Jésus pour revenir à lui.